

Présentation

Agnès Whitfield

Volume 18, numéro 1 (52), automne 1992

Les écritures masculines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200993ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200993ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Whitfield, A. (1992). Présentation. *Voix et Images*, 18(1), 8–10.
<https://doi.org/10.7202/200993ar>

Présentation

Agnès Whitfield, Université York

Perçue pendant longtemps comme une valeur sûre, à tel point que sa définition même allait de soi, voici que la masculinité se voit battue en brèche, tenue responsable de tous les maux de l'humanité à cause de son irrésistible penchant pour la violence. Comment, en pareil contexte, ne pas ressentir de la «pitié pour les garçons», pour reprendre le titre d'un reportage récent de *L'Actualité*¹ sur la démolition des jeunes Québécois.

Ce dossier ne vise nullement à faire l'apologie de la violence masculine, ni à nier la légitimité et la nécessité des efforts des femmes pour assurer leur participation égalitaire et leur plein épanouissement au sein de l'institution littéraire comme au sein de la société. Motivé par la perception d'une polarisation actuelle des perspectives, d'une tendance croissante, tant chez les femmes que chez les hommes, au séparatisme, au sens où Daphne Hampson emploie ce terme² pour désigner la construction d'une identité dans le refus de l'altérité, il répond surtout à la conviction que les conséquences d'un tel retranchement des positions ne pourraient être que négatives pour tout le monde. Le moment n'est-il pas venu d'admettre qu'aucun sexe n'a le monopole de la vertu, qu'aucun ne doit porter à lui seul l'opprobre de l'Histoire, et qu'à force de trop s'obnubiler sur les torts du passé, on risque fort d'hypothéquer davantage l'avenir?

Mais comment ouvrir un espace sinon «neutre», du moins propice au dialogue? Comment favoriser les échanges dans un système qui tend à restreindre l'application de certains discours critiques (la socio-critique, la critique féministe, par exemple) à un corpus majoritairement masculin ou quasi exclusivement féminin? À bien des égards, l'approche adoptée au moment de la formulation du projet de dossier n'était pas sans rappeler celle de la critique féministe, par son retour à

-
1. Martine Turenne, «Pitié pour les garçons. Une génération castrée?», *L'Actualité*, vol. XVII, n° 2, février 1992, p. 24-32.
 2. Daphne Hampson, *Theology and Feminism*, Londres, Basil Blackwell, 1990, p. 36.

l'expérience du sujet. Une certaine réflexion théorique sur la condition masculine amorcée au début des années quatre-vingt allait aussi dans ce sens, en tentant de mieux cerner tout ce que le terme «homme» peut véhiculer de faussement général et de particulier ignoré. Pourquoi alors ne pas poser à l'écriture des hommes le même type de questions que l'on adresse couramment à l'écriture des femmes? Y aurait-il une spécificité de l'écriture masculine qui refléterait le vécu corporel «autre» des hommes? Dans quelle mesure notre façon de lire les textes d'écrivains, et les comportements de leurs protagonistes masculins, ne reste-t-elle pas tributaire d'une certaine vision stéréotypée de la condition masculine? Serait-il possible de (re)lire ces textes, pour (re)découvrir le sujet masculin dans sa particularité?

Or, si une telle approche, en éloignant l'écriture masculine et le sujet masculin de la position «normative» qu'ils ont souvent occupée dans l'Histoire, semblait permettre d'ouvrir un terrain nouveau à la fois égalitaire (du point de vue des femmes) et pluriel (plus ouvert aux différents vécus des hommes), elle ne manquait pas de soulever des résistances. Est-ce symptomatique de notre difficulté de conceptualiser la différence d'une manière «réciproque» que les deux désistements intervenus lors de la constitution de ce dossier soient le fait (quoique pour des raisons personnelles tout à fait valables) de la collaboratrice la plus féministe et du collaborateur le plus macho? Quoi qu'il en soit, le simple renversement de l'équation de la différence paraissait incongru, comme s'il entraînait, pour les unes comme pour les autres, une relativisation difficile à admettre³.

Par ailleurs, d'autres résistances faisant écho aux débats semblables au sein du féminisme, prenaient racine dans une interrogation plus générale de l'écriture. Est-il possible, voire utile ou pertinent, de parler d'une écriture «masculine» ou «féminine»? Dans quelle mesure de telles distinctions nous aident-elles à mieux comprendre le phénomène littéraire? Se dessinaient alors d'autres approches de la problématique posée par le dossier, plus porteuses d'entente peut-être, qui, bousculant souvent des idées reçues, explorent les enjeux de cette problématique dans le contexte d'une pratique critique.

Les quatre textes critiques qui constituent ce dossier témoignent ainsi d'autant d'approches différentes, tout en analysant diverses œuvres de romanciers québécois contemporains. Reprenant quelques-

3. Citons, entre autres, *La Certitude d'être mâle?* (ouvrage collectif sous la direction de Hervé de Fontenay), Montréal, Jean Basile éditeur, 1980; Michel Dorais, *L'Homme désarmé*, Montréal, VLB éditeur, 1988; Marc Chabot, *Des hommes et de l'intimité*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987.

unes des questions posées par Patricia Smart dans *Écrire dans la maison du père*, Jean-Pierre Lapointe examine les différentes tensions qui marquent la quête de nouveaux modèles masculins et l'ouverture à l'Autre féminin dans les œuvres de Jacques Poulin, de Robert Lalonde et d'Yvon Rivard. S'inspirant des acquis de la psychanalyse textuelle, Francine Belle-Isle se sert du concept de parole hystérique, étiquette souvent attachée à l'écriture des femmes, pour proposer une interprétation nouvelle des *Voyageries* de Victor-Lévy Beaulieu, écrivain perçu comme étant des plus machos. Se penchant sur la relation souvent avancée entre le réalisme et la culture masculine, Richard Duchaine propose une lecture intertextuelle des *Chroniques du Plateau Mont-Royal* qui fait ressortir des affinités narratives avec *Bonheur d'occasion*. Enfin, dans une étude de la représentation du corps et des mots dans *L'Hiver de Mira Christophe* de Pierre Nepveu, je tente moi-même d'explorer quelques-unes des implications de la problématique du dossier pour nos modes de lecture.

Pour ouvrir encore davantage le débat, le dossier comporte aussi une collaboration de Daniel Gagnon et de Monique Proulx, deux écrivains qui, dans leurs œuvres, ont traversé allègrement la barrière des sexes par le jeu de la création. D'un ton intense qui reflète le statut précaire des écrivains comme des écrivaines dans une société qui ne prise guère le travail de la plume en dehors de son utilité idéologique, l'entretien avec Daniel Gagnon situe la problématique de l'écriture masculine par rapport à celle, plus urgente, de l'écriture. Sa nouvelle, rédigée en 1973, brosse le portrait d'une sexualité masculine vulnérable et mal dirigée dans un langage très concret dont le troublant humour de surface ne fait que souligner le désespoir profond. Dans une écriture tantôt sensuelle, tantôt sobre, celle, toute contemporaine, de Monique Proulx, nous décrit la lente danse des solitudes d'un Guerrier et d'une Bacchante qui, par amertume ou par peur du risque, n'arrivent pas à se rejoindre. Lues côte à côte, ces nouvelles nous rappellent la douleur comme la stérilité de la solitude. Par leur portrait de comportements immobiles, elles nous donnent aussi un sentiment de frustration, comme si les hommes et les femmes n'avaient qu'à se secouer un peu ou se laisser aller à un bon rire franc pour pouvoir changer le paysage et repartir...

Et si les critiques en faisaient autant...

Bonne lecture et bon voyage!